Labyrinthe

27 | 2007 (2)
La fin des disciplines ?

De l'interdiscipline à l'indiscipline. Et retour ?

Renaud Pasquier et David Schreiber

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/labyrinthe/1983>

DOI : 10.4000/labyrinthe.1983

ISSN : 1950-6031

Éditeur

Hermann

Édition imprimée

Date de publication : 4 juillet 2007

Pagination : 91-108

ISBN : 978-2-9526131-4-9

Référence électronique

Renaud Pasquier et David Schreiber, « De l'interdiscipline à l'indiscipline. Et retour ? », *Labyrinthe* [En ligne], 27 | 2007 (2), mis en ligne le 25 mars 2011, consulté le 27 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/1983> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/labyrinthe.1983>

Propriété intellectuelle

DE L'INTERDISCIPLINE À L'INDISCIPLINE. ET RETOUR ?

Renaud PASQUIER
Renaud.Pasquier@gmail.com
David SCHREIBER
schreiber.david@wanadoo.fr

« *Can we show a little discipline ?* »
The National, *Cherry Tree*, Talitres, 2004

Le projet de *Labyrinthe*, affiché depuis sa création en 1998, met l'accent sur la volonté « interdisciplinaire » de décroquer les savoirs, sur un plan à la fois pragmatique et théorique. Dès l'origine, nous n'avons pas voulu nous satisfaire d'un simple geste de révolte ou d'une « refondation » après table rase, réflexe irréfléchi qui ne se préoccuperait pas réellement des conditions et modalités d'une « connaissance interdisciplinaire », à supposer que l'on sache bien ce que désigne ce terme.

Certes, dans ses premières années d'existence, la revue s'orienta plutôt vers une forme de collection encyclopédique destinée à la vulgarisation des connaissances savantes (c'était d'ailleurs plus ou moins l'ambition de ses premiers fondateurs). Progressivement, le besoin de changer d'approche se fit sentir, soit de donner plus de consistance au projet interdisciplinaire dans le champ de ce qu'on nommera, pour aller vite, les sciences sociales et les humanités. Cette prise de conscience et cette décision firent naître une discussion jamais terminée, souvent conflictuelle sur les voies à emprunter pour donner vie à la notion. C'est autour de cette perpétuelle discussion que s'organisent tous les récents travaux de *Labyrinthe* : quels que soient les bénéfices qu'elle a pu apporter (ou non), nous nous devons d'en rendre compte, même partiellement.

Depuis quelques années, à force de tâtonnements et sans idée préconçue, nous nous sommes attachés à la notion d'*indiscipline*. On verra plus loin comment on peut l'entendre ; disons, pour l'instant, que c'était l'instrument le plus efficace trouvé dans notre boîte à outils pour garder

nos distances avec une vaine et simpliste rhétorique de l'interdisciplinarité. Au-delà de cet usage stratégique, pourtant, nous n'avions jamais réellement mis le concept d'indiscipline à l'épreuve de l'examen critique. Ce que nous nous proposons de faire, en retraçant d'abord le chemin historique et théorique qui mène de *l'interdisciplinarité* à *l'indiscipline*, puis en confrontant deux figures possibles de la seconde.

BRÈVE HISTOIRE DE L'INTERDISCIPLINARITÉ

Interdisciplinarité: indéniable est l'omniprésence du terme dans le champ académique d'aujourd'hui, que ce soit sur le plan didactique ou sur celui de la recherche proprement dite¹. Il n'y a qu'à parcourir les instructions officielles pour les enseignants, les programmes de recherche des universités, ou même les dossiers de demande de subventions publiques ou privées. Ceux-là mêmes qui critiquent l'interdisciplinarité doivent faire avec dans leur activité de chercheur. Nous ne serions assurément pas les premiers à parler d'un véritable « consensus interdisciplinaire » qui tend même à faire oublier aujourd'hui les conditions d'émergence de la notion². À bien des égards, la formule paraît souvent largement rhétorique: on dissimulerait sous elle les incompréhensions profondes, les rivalités ancestrales, et toutes les entreprises néo-féodales qui font notre « bel aujourd'hui ». Le terme a pourtant un passé autrement plus noble, sur lequel on se doit de revenir.

Son émergence est signalée par deux jalons: le discours pédagogique, dans lequel il apparaît tout d'abord, et les années 1960, qui le voient se diffuser dans la langue française (le *Petit Robert* date « interdisciplinaire »

1. Pour se faire une idée, on peut interroger le catalogue de la Bibliothèque nationale de France: entre 1990 et 2000, au moins vingt-deux titres contiennent le terme « interdisciplinarité ». C'est autant qu'entre 1967 (première occurrence) et 1990. La méthode est très empirique mais néanmoins significative.

2. Georges Gusdorf notait déjà en 1968, dans un article fréquemment cité depuis, que « la connaissance interdisciplinaire est à la mode; tout le monde réclame la "pluridisciplinarité", la "multidisciplinarité" ». On peut même suspecter dans cette revendication une sorte de snobisme ». Il y voyait même la « tarte à la crème des planificateurs de l'enseignement supérieur ». Voir « Interdisciplinaire (connaissance) » dans *Encyclopaedia Universalis*, 1968, p. 1086. Pour lui, l'appel à l'interdisciplinarité marquait le temps de l'achèvement d'une « désintégration du savoir » et de la spécialisation comme « cancérisation épistémologique ». D'où sa volonté de dénoncer la « fausse connaissance interdisciplinaire » par opposition à la véritable « conversion interdisciplinaire » qu'il appelait de ses vœux.

de 1959, et «interdisciplinarité» de 1968). Certes, le débat d'ordre pédagogique qui oppose connaissance spécialisée et connaissance générale est bien plus ancien en France : il renvoie, depuis la Renaissance et au moins jusqu'au début du XX^e siècle, à la question de l'humanisme, entendu comme problème à la fois métaphysique et politique. La formule de Thomas d'Aquin, *Timeo hominem unius libri* («je crains l'homme d'un seul livre»), si souvent reprise, illustre à elle seule l'inquiétude sous-jacente, que l'on voit ressurgir dans l'idéal de «l'honnête homme» face aux «doctes», ou même dans l'entreprise encyclopédique au milieu du XVIII^e siècle. C'est encore cette question qui fait l'objet des furieuses attaques contre la Nouvelle Sorbonne au début du XX^e siècle, et plus précisément contre la division intellectuelle du travail revendiquée par l'école durkheimienne¹. De ces débats, on notera surtout qu'ils ne mettent pas tant l'accent sur le progrès des connaissances comme tel, selon leur degré de spécialisation ou de généralisation, qu'ils ne renvoient à la formation de l'homme ou du citoyen idéal dans le meilleur des mondes possibles.

Cependant l'interdisciplinarité née dans les années 1960 n'est pas simplement la forme moderne de cette problématique : la notion signale un déplacement vers l'enjeu *technique* et non plus seulement une question d'organisation des savoirs entre eux, codifiés par les disciplines. L'objectif interdisciplinaire n'est plus tant l'harmonisation des savoirs que le moyen de développer des méthodes et des pratiques pédagogiques nouvelles². On notera qu'au même moment, le grand débat sur les cadres universitaires cherche précisément à articuler la question pédagogique et la question scientifique et ouvre sur une révision complète de l'appareil

1. On songe notamment au pamphlet *L'Esprit de la Nouvelle Sorbonne*, publié en 1911 par Henri Massis et Alfred De Tarde sous le pseudonyme d'Agathon (Agathon, *L'Esprit de la Nouvelle Sorbonne. La crise de la culture classique. La crise du français*, Mercure de France, 1911). Pour plus d'éclaircissements à propos d'Agathon et de la crise où il prend place, lire notamment «Le lettré et la division sociale du travail», de Vincent Debaene, en ligne à http://www.fabula.org/atelier.php?Le_Lettr%26acute%3B_et_la_division_sociale_du_travail#_ednref1 [consulté le 25 mai 2007].

2. Ce fut l'objet des fameux colloques de l'OCDE en 1972 (*L'Interdisciplinarité, problèmes d'enseignement et de recherche dans les universités*) puis de l'Unesco en 1983 (*Interdisciplinarité et sciences humaines*) et en 1991 (*Entre savoirs : l'interdisciplinarité en acte*). En 1982, on pouvait cependant déjà tirer les bilans de la réflexion pédagogique et proposer une épaisse bibliographie : voir *La Question de l'interdisciplinarité*, Travaux du Cerit, Strasbourg, 1982. Notons que cette réflexion pédagogique participe du mouvement qui vise à mettre l'élève «au centre de l'école» puisque ce sont les savoirs – et donc les disciplines – qui doivent dorénavant s'organiser autour de lui plutôt que l'inverse. Sur cette question, voir Marie-Claude Blais, Marcel Gauchet et Dominique Ottavi, *Pour une philosophie de l'éducation, Six questions pour aujourd'hui*, Bayard Éditions, Paris, 1982.

national. Le processus, commencé avec la réforme des universités en 1968 mais qui ne prend réellement forme qu'au cours des années 1980 et 1990¹, vise à donner aux institutions une indépendance et une autonomie nouvelle, afin de maximiser la circulation des savoirs et des étudiants contre le moule disciplinaire.

Au-delà de la pédagogie, l'interdisciplinarité est aussi ce qui permet d'identifier une série de difficultés épistémologiques au sein des sciences, aussi bien humaines et sociales que physiques et biologiques². C'est ici la notion même de recherche qui se trouve interrogée; il importe donc d'en réexaminer les fondements mêmes. On peut considérer que la « discipline » scientifique moderne se définit par trois éléments principaux³: d'abord, par un *corpus* de théories ou d'observations, susceptible d'accroissement, de précisions et de reformulations permanentes, qui définit un « langage » spécifique et ses règles de production d'énoncés; par une *communauté* identifiée de chercheurs, ensuite, divisés en maîtres et élèves selon des procédures de reconnaissance et de recrutement; enfin, par une série d'*institutions* au sens large (départements universitaires, laboratoires, séminaires, revues, etc.), dans lesquels se déplacent et le *corpus* et la communauté savante. L'ensemble de ces éléments, pour parachever la structuration en discipline, peut s'intégrer dans une sorte de « récit » fondateur qui leur donne un sens, à la fois passé et à venir. Dans cette configuration, les relations interdisciplinaires représentent un gage de renouvellement permanent, susceptible d'encourager et de contrôler

1. Georges Gusdorf fit d'ailleurs bien le lien, à l'époque, entre les enjeux épistémologiques et pédagogiques. Pour une analyse globale du mouvement de réforme des universités en France depuis 1968, y compris pour ce qui touche à l'autonomie des savoirs et des équipes de recherche contre les vieilles tendances centralisatrices héritées de l'Université napoléonienne et renforcées par les réformes de la III^e République, voir le stimulant livre de Christine Musselin, *La Longue marche des universités*, Paris, Presses universitaires de France, 2001. Lire également les contributions de Laurent Ferri et de Laurent Dubreuil dans le présent numéro.

2. Jean Piaget, grand pionnier, est celui qui a ouvert la voie dans ce domaine en France. Voir « Les deux problèmes principaux de l'épistémologie des sciences de l'homme », dans *Logique et connaissance scientifique, Encyclopédie de la Pléiade*, Paris, Gallimard, 1967, p. 1119-1130, pour l'examen des « relations interdisciplinaires » ainsi que « Le système et la classification des sciences », dans le même ouvrage, p. 1151-1225, pour une proposition sur un système « cyclique » de relations entre les sciences qui seraient conformes à la nouvelle organisation des savoirs. Il faudrait pouvoir faire le lien entre la réflexion épistémologique et les propositions pédagogiques de Piaget pour saisir tout ce qui est en jeu dans la notion d'interdisciplinarité.

3. Lire la réflexion approfondie de Jean-Louis Fabiani, « À quoi sert la notion de discipline? », dans Jean Boutier, Jean-Claude Passeron, Jacques Revel (dir.), *Qu'est-ce qu'une discipline? Enquête*, n° 5, Paris, Éditions de l'EHESS, 2006, p. 11-34. On s'en inspire librement.

d'éventuels « changements de paradigme » pour des sciences « normales » sur le déclin¹. En schématisant à l'extrême, on pourrait dire qu'une telle préoccupation interdisciplinaire s'est trouvée confrontée à deux formes de relations historiques concrètes entre disciplines institutionnalisées dans les sciences humaines et sociales à l'âge de la maturité : la première se donnant traditionnellement pour objectif la « synthèse », par intégration réciproque de différents points de vue sur un même objet et accumulation des données ; la seconde cherchant à identifier une hiérarchie interne aux savoirs selon leur degré de formalisation et de généralisation. Distinguer ces deux types, d'un point de vue analytique, n'implique pas qu'ils furent toujours nettement séparés dans les débats et les pratiques des chercheurs ni même qu'ils le sont aujourd'hui. L'ambition de la synthèse, qui se donne pour but de réassembler des savoirs disparates sur les mêmes objets, s'était orientée vers une intégration empirique, prudente, plaçant souvent l'histoire en discipline charnière. L'entreprise collective dans le petit village breton de Plouzévet est l'exemple aujourd'hui canonique d'une telle démarche². Mais en un sens, l'ambition de la *Revue de synthèse* de Henri Berr et du centre éponyme au commencement du ^{xx}e siècle, ou le projet de Fernand Braudel de faire des sciences historiques le cadre principal pour toutes les sciences humaines³ furent d'autres formes de cette même ambition. Les propositions de Braudel sont d'autant plus intéressantes qu'elles visaient justement à contrer les ambitions structuralistes de Lévi-Strauss, qui encourageaient l'ensemble des savoirs humains et sociaux à se mouler dans le cadre de la formalisation anthropologique, seconde voie, conflictuelle et féroce ment théorique, qu'ont

1. Selon les termes classiques de Thomas Kuhn dans *La Structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion, 1972, repris par Jean-Louis Fabiani dans l'article précédemment cité.

2. André Burguière, *Bretons de Plouzévet*, Paris, Flammarion, 1975. La « préface » de Robert Gessain rappelle ce que fut ce projet, une « action concertée », grande réunion druidique de chercheurs de tous les horizons dans un petit village breton. L'objectif était de prendre l'occasion d'un travail empirique sur une petite communauté pour promouvoir « un effort constant d'intégration des résultats des différentes équipes, par une prise de conscience éveillée à déceler l'originalité, par un souci de pousser les "scalpels" des enquêteurs dans le jointif des catégories disciplinaires, par une aptitude à saisir dans une vue synthétique les différents niveaux des enquêtes » afin de « découvrir des problèmes neufs » (p. 11). Aux yeux de celui qui en fut l'initiateur, ce projet fut un échec : « il n'y eut pas à Plouzévet le grand mariage des sciences humaines » (p. 14).

3. Fernand Braudel, « Histoire et sciences sociales. La longue durée », dans *Annales ESC*, n° 4, octobre-décembre 1958, p. 725-753, repris dans *Écrits sur l'histoire*, Paris, Flammarion, 1969, p. 41-85. Les *Annales* avaient d'ailleurs donné le ton dans leur premier numéro en dénonçant le « cloisonnement » disciplinaire (« les murs sont si hauts, que bien souvent, ils bouchent la vue »).

prises les relations interdisciplinaires dans notre pays¹. Avec Lévi-Strauss, comme avec Durkheim au début du siècle ou avec Bourdieu par la suite, ce n'est pas tant la synthèse, que la volonté de classer les disciplines selon leur degré de scientificité, l'interdisciplinarité prenant la forme d'une hiérarchisation verticale des activités de la recherche, et plaçant au plus haut le moment de la formalisation généralisante. De toutes ces tentatives, de tous ces débats, l'ouvrage de Guy Palmade, *Interdisciplinarités et idéologies*, publié en 1977, présente un bon résumé et une intéressante mise à distance critique : le projet d'identifier les différentes modalités de relation entre les savoirs pourra dès lors se décliner avec le jeu des préfixes : « multi », « pluri », « trans », etc.

Dans ce cadre très général, et rapidement brossé, l'interdisciplinarité apparaissait naturellement, pour de jeunes chercheurs des années 1990, comme une voie attractive, pleine de promesses, une bouffée d'air pur loin de l'étroitesse et de l'ossification des vieilles disciplines et de leurs vieux réseaux, empêtrées dans une reproduction mécanique, une routine institutionnelle souvent stérile. En un sens, on pouvait avoir alors le sentiment qu'« interdisciplinarité » était tout bonnement devenu le véritable synonyme moderne de « recherche ». Ce tableau était évidemment trop idyllique, et il fallut bien faire aussi le procès de l'interdisciplinarité, comme on avait fait celui de la discipline.

POUR UNE « CRITIQUE DE LA RAISON INTERDISCIPLINAIRE »

Sous ce titre à l'humilité toute relative, nous entendons précisément mener la critique évoquée ci-dessus. Par *raison*, on entend ici la rhétorique qui offre au concept d'interdisciplinarité son socle théorique : soit, dit autrement, le processus discursif que Jean-François Lyotard nomme *légitimation*².

On s'appuiera sur un exemple. Soit un texte à la fois représentatif (en ce qu'il s'inscrit dans une abondante littérature sur l'interdisciplinarité, et

1. Claude Lévi-Strauss, « Histoire et ethnologie », *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1958, p. 9-39.

2. Jean-François Lyotard, *La Condition post-moderne*, Paris, Minuit, 1978, p. 19-20 : « Ici, la légitimation est le processus par lequel un "législateur" traitant du discours scientifique est autorisé à prescrire les conditions dites [...] pour qu'un énoncé fasse partie de ce discours, et puisse être pris en considération par la communauté scientifique. »

De l'interdiscipline à l'indiscipline. Et retour ?

où l'on retrouve bien des traits récurrents ailleurs qui constituent une *vulgate* de l'interdisciplinarité) et singulier (dans la mesure, où, par son statut même et son lieu de publication, il se donne pour normatif et définitoire): il s'agit de l'article sur les recherches interdisciplinaires de l'*Encyclopaedia Universalis*, écrit dans les années 1980¹ par Pierre Delattre, un biologiste (le détail n'est pas négligeable, on le verra). Le texte ne s'en tient pas à la simple analyse: Delattre prononce un vibrant éloge, un plaidoyer enflammé pour la recherche interdisciplinaire. Quels sont ses arguments principaux ?

Nous qualifierons le premier, celui qui commande à tous les autres, de *babélien*. Il consiste, de fait, en une actualisation, très explicite, du mythe de la tour de Babel mise en place pour figurer l'état contemporain des savoirs :

Les jargons ont fait de la science une véritable tour de Babel où chacun, dans son propre domaine, pose et traite ses minuscules problèmes sans trop se soucier de la signification ou des conséquences que ceux-ci peuvent avoir dans d'autres domaines.

Chaque discipline est donc un langage (ou plus péjorativement, un « jargon ») apparu après une « Grande Séparation » originelle. Dès lors se pose le problème de la compréhension mutuelle, de la circulation entre les savoirs. Il se trouve que cette compréhension et cette circulation sont rendues encore plus urgentes par de nouveaux défis, de nouveaux objets, c'est-à-dire, plus largement, par un nouveau contexte. Delattre présente ainsi les trois motifs essentiels qui justifient une remise en question du modèle post-babélien :

En premier lieu, la complexification croissante des entreprises techniques et l'étude de questions vastes et difficiles, comme celles qui concernent l'environnement, ont mis davantage en relief l'importance des contacts et des échanges entre disciplines variées. En deuxième lieu, les limites ressenties à l'intérieur de certaines disciplines et le besoin corrélatif de rechercher ailleurs des idées ou des méthodes renouvelées ont agi dans le même sens ;

1. Pierre Delattre, « Interdisciplinaires (recherches) », *Encyclopaedia Universalis*, 1995, p. 433-438. Cet article remplaça, dans l'*Encyclopaedia Universalis*, celui de Georges Gusdorf, évoqué plus haut, signe clair, étant donné le biais respectif de chaque texte, d'une avancée du « consensus interdisciplinaire » que nous analysons. Toutes les citations qui suivent sont extraites de cet article de Pierre Delattre.

c'est ainsi que sont nées ces spécialités mixtes telles que la physico-chimie, la biophysique, la biochimie. *Enfin, le souci proprement humaniste d'une certaine unité du savoir*, qui est le meilleur garant contre tous les obscurantismes, a trouvé un regain d'actualité du fait même de la dispersion et de l'hétérogénéité de nos connaissances.

Les deux premiers motifs peuvent être réunis sous une même rubrique : il s'agit à chaque fois d'interdisciplinarité ponctuelle, liée à des besoins internes aux disciplines concernées. La collaboration est requise par une situation spécifique, un problème précis, et complexe, sis à l'intersection de disciplines ; de ceux qui exigent une multiplicité d'expertises, et des compétences techniques diverses (que cela mène à de nouvelles disciplines hybrides ou reste dans le cadre de la collaboration ponctuelle). Pour rester dans la configuration babélienne, l'interdisciplinarité relèverait alors de l'activité de traduction, pouvant aller jusqu'au plurilinguisme.

Le troisième (en fait le second, de notre point de vue) motif d'interdisciplinarité allégué par Delattre procède d'un « souci humaniste » et de la lutte contre « l'obscurantisme ». Autrement dit, l'ère de la spécialisation appartiendrait à un passé révolu, et une nouvelle ère serait ouverte, celle de la réunification pré-babélienne. Il ne s'agit plus alors de traduction, opération partielle et temporaire, mais d'une entreprise bien plus ambitieuse, l'élaboration d'un nouveau langage universel, version contemporaine de la *mathesis universalis* leibnizienne. De fait, Delattre évoque bien les mathématiques comme armature de ce nouveau langage universel, en évoquant la théorie leibnizienne :

[Le] but [de l'interdisciplinarité] est d'élaborer un formalisme suffisamment général et précis pour permettre d'exprimer dans ce langage unique les concepts, les préoccupations, les contributions d'un nombre plus ou moins grand de disciplines [...]. Le fait de rechercher un langage précis et aussi universel que possible peut conduire à se demander, après Leibniz et son projet de *Mathesis Universalis*, si le langage interdisciplinaire idéal n'est pas tout simplement la mathématique.

Delattre précise ensuite que les mathématiques ne sauraient faire office que de syntaxe, et qu'il faut leur adjoindre une sémantique afin que ce langage soit opératoire. Ce qui nous importe surtout, en l'occurrence c'est le projet qu'on dira *unitarien*, fondé sur les mathématiques, et dont la portée va bien au-delà du seul savoir, mais engage l'ensemble de la

De l'interdiscipline à l'indiscipline. Et retour ?

société, voire la civilisation. Delattre multiplie les mises en garde et les attaques virulentes contre «l'émiettement» des savoirs, symptôme de «décadence» :

On oublie trop que des esprits morcelés ne peuvent construire qu'une science et une société également morcelées.

Les deux directions indiquées par Delattre s'articulent avec deux modèles plus vastes d'interdisciplinarité. Soit deux visions de la collaboration entre disciplines, deux faces, aussi, de ce que l'on a appelé «consensus interdisciplinaire», deux interprétations, enfin, du préfixe «inter». Tentons de les mettre au jour plus nettement, en partant précisément de ce préfixe. Il faut relever d'emblée que le *Petit Robert* propose non deux, mais bien trois sens possibles pour cette particule. On réserve donc la troisième pour l'instant, tandis que les deux premières coïncident avec les deux hypothèses de Delattre.

Inter désigne d'abord des «relations réciproques» entre plusieurs éléments. Telle signification implique donc une très forte communauté des disciplines. C'est le paradigme «unitarien» évoqué un peu plus haut : le désir de reconstruire la tour de Babel, d'élaborer un langage universel, un savoir absolu. Seulement, dans ce cas, le concept d'«interdisciplinarité» perd toute originalité, et se limite à la pure restauration d'anciens modèles d'articulation des savoirs, faisant souvent appel à «l'humanisme» (cet humanisme «dont nous avons tant besoin», *dixit* Delattre) comme garant de l'unité (unité de l'objet, unité du savoir) : la quête d'une telle unité peut n'être qu'asymptotique, et nous avons alors affaire à une forme de «mysticisme», de recherche d'une gnose. L'unité peut aussi être perçue comme une simple phase dans l'évolution des savoirs, précédant la naissance de nouvelles disciplines, dans une tout autre configuration. Ce qui nous mène au second versant du consensus interdisciplinaire, au second modèle de collaboration présent dans la rhétorique de Delattre, liée à des problèmes spécifiques et ponctuels.

Dans cette deuxième perspective, *inter* signifie «distribution». L'interdisciplinarité peut alors se limiter à une géopolitique des disciplines, gage d'une gestion intelligente et pacifique des frontières disciplinaires. Elle serait inspirée par le souhait, très diplomate, d'entretenir des relations de bon voisinage avec les autres disciplines. Une sorte de politesse académique, nécessaire dans les moments de rencontre, relati-

vement rares. Nous sommes loin des ambitions unitariennes, mais aussi de la portée la plus vaste du concept, dont la pertinence est encore sujette à caution ici. Il existe évidemment un régime de distribution interdisciplinaire plus sophistiqué, celui auquel Delattre fait allusion, celui qui est aujourd'hui le plus présent et le plus efficace : celui de l'hybridation (plus ou moins formalisée, plus ou moins institutionnalisée) entre des disciplines en leurs points de rencontre, qui sont aussi les territoires les plus reculés de leurs domaines respectifs. Ce que l'on entend par cette métaphore spatiale, c'est que l'interdisciplinarité ainsi conçue suppose une compétence extrême, une connaissance exhaustive d'un champ disciplinaire qui permette d'en toucher les limites et d'aborder celles d'autres disciplines. Même si ce n'est pas toujours le cas, cette interdisciplinarité « distributive » nécessite du moins une compétence technique très spécifique et très sûre dans la construction de ponts interdisciplinaires. L'*interdisciplinarité* glisse ici très sensiblement vers une *hyperdisciplinarité*, où les disciplines, bien loin d'être remises en question, sont renforcées par ces nouvelles articulations qui stabilisent l'édifice des savoirs. Le dispositif ainsi conçu apparaît comme résultat d'une *rationnalisation* des tâches disciplinaires – au sens que recouvre le terme dans le lexique du *management* – commandée par le principe de *performativité*, celui qui, selon Jean-François Lyotard, domine les sociétés de l'ère post-moderne, et se substitue au « vrai » ou au « juste » comme critère d'évaluation des discours de savoir¹. Lyotard montre comment cet « esprit de performativité généralisé² » entraîne l'avènement de l'interdisciplinarité :

Les normes d'organisation du travail qui prévalent dans les entreprises pénètrent dans les laboratoires d'études appliquées : hiérarchie, décision du travail, formation d'équipes, estimation des rendements individuels et collectifs³[...].

La rupture avec l'état antérieur d'organisation des savoirs est nette :

Dans le modèle humboldtien de l'Université, chaque science occupe sa place dans un système que couronne la spéculation. Un empiètement d'une science

1. Voir Jean-François Lyotard, *op. cit.*, les chapitres « La recherche et sa légitimation par la performativité » et « L'enseignement et sa légitimation par la performativité », p. 69-88.

2. *Ibid.*, p. 74.

3. *Ibid.*, p. 75.

De l'interdiscipline à l'indiscipline. Et retour ?

sur le champ de l'autre ne peut provoquer que des confusions, des « bruits » dans le système. Les collaborations ne peuvent avoir lieu qu'au niveau spéculatif, dans la tête des philosophes.

Au contraire, l'idée d'interdisciplinarité appartient en propre à l'époque de la délégitimation¹ et à son empirisme pressé. Le rapport au savoir n'est pas celui de la réalisation de la vie de l'esprit ou de l'émancipation de l'humanité ; c'est celui des utilisateurs d'un outillage conceptuel et matériel complexe et des bénéficiaires de ses performances. Ils ne disposent pas d'un métalangage ni d'un métarécit pour en formuler la finalité et le bon usage. Mais ils ont le « brain storming » pour en renforcer les performances².

La dissolution des méta-récits (récit spéculatif, récit émancipateur) qui assuraient l'unité des discours de savoir³ (ainsi que des critères qui leur étaient inhérents, le vrai, le bon) a laissé les disciplines isolées les unes des autres (et a donné au critère de performativité une prédominance absolue). L'interdisciplinarité n'est plus alors qu'affaire de maintenance d'usage au mieux des outils à disposition⁴.

Les deux versants du consensus interdisciplinaire ont ainsi trouvé leur dénomination : le côté mystique, le côté technique ou pragmatique. De cette épreuve, le mot de *consensus* reçoit une justification renforcée : à chaque fois, par-delà les différences, règne un idéal de travail collectif et de collaboration harmonieuse. Notons que dans ses deux cas, l'interdisciplinarité demeure en deçà des ambitions qu'on peut légitimement lui associer, se faisant l'instrument soit d'une restauration pré-disciplinaire, soit d'une fortification du dispositif disciplinaire. La question d'un contenu

1. Sur la « délégitimation », voir la note 20.

2. *Ibid.*, p. 86. C'est nous qui soulignons.

3. Ce que Lyotard nomme « délégitimation », *op. cit.*, p. 63-68. Lyotard évoque une réaction possible de rejet, à l'endroit de cette délégitimation, en des termes et des images très similaires à ceux que l'on trouvait dans la prose de Delattre : « On peut retirer de cet éclatement une impression pessimiste : nul ne parle toutes ces langues, elles n'ont pas de métalangue universelle, le projet du système-sujet est un échec, celui de l'émancipation n'a rien à faire avec la science, on est plongé dans le positivisme de telle ou telle connaissance particulière, les savants sont devenus des scientifiques, les tâches de recherche démultipliées sont devenues des tâches parcellaires que nul ne domine. » Et Lyotard d'ajouter : « On peut dire que ce travail de deuil a été accompli. Il n'est pas à recommencer. » (p. 67-68).

4. Lyotard énonce, pour conclure, la conséquence la plus radicale de ce nouveau régime des savoirs : « Ce qui paraît certain, c'est que dans les deux cas [celui de la recherche et celui de l'enseignement,] la délégitimation et la prévalence de la performativité sonnent le glas de l'ère du Professeur : il n'est pas plus compétent que les réseaux de mémoires pour transmettre le savoir établi, et il n'est pas plus compétent que les équipes interdisciplinaires pour imaginer de nouveaux coups ou de nouveaux jeux. », *ibid.*, p. 87-88.

positif et d'un pouvoir réellement rénovateur de l'interdisciplinarité est encore posée.

Peut-être la réponse se trouve-t-elle dans le troisième sens du préfixe proposé par le dictionnaire : *inter* peut aussi désigner l'*espacement*. Une notion qui entraîne une nouvelle figuration de la géographie disciplinaire : les différents domaines n'y sont plus simplement contigus, et l'interdisciplinarité une affaire douanière ; de véritables *no man's lands* les séparent, zones indéterminées, sans statut certain, relativement indépendantes des pouvoirs disciplinaires. L'interdisciplinarité serait alors l'activité d'exploration de ces zones, qui s'interdirait surtout de les annexer à telle ou telle discipline. Dans telle configuration, elle acquiert alors une dimension critique. Critique envers les disciplines, bien sûr, mais aussi critique à l'égard du « consensus interdisciplinaire » que nous avons décrit ; au point que l'on s'interroge sur la pertinence de sa dénomination. De fait, cette troisième acception du préfixe tranche tant avec les deux précédentes, qui structurent aussi les usages dominants, que l'on est enclin à la distinguer radicalement, en proposant une nouvelle appellation, et donc un autre préfixe : en forgeant le mot *indiscipline*, par exemple.

VERS « L'INDISCIPLINE » : UN DÉBAT

Puisque la notion est conçue comme outil critique, voire polémique, il est peut-être inévitable qu'elle soit sujette à discussion.

Établissons d'abord le terrain commun où se dessinent les divergences, au cœur même du mot. L'indiscipline a à voir avec l'insolence, la désobéissance. L'indiscipline aime le conflit, elle le croit fécond pour le savoir. Elle est aussi *dissensuelle*¹ que les autres modèles sont consensuels, imprégnés d'un inconsistant irénisme. Inconsistant, car, il faut le dire, la pacifique collaboration interdisciplinaire cache la plupart du temps des relations de subordination entre les disciplines. Or nous tenons que l'interdisciplinarité ne peut acquérir un sens fort sans égalité entre les disciplines concernées (sans quoi elle retomberait dans la configuration disciplinaire ou prédisciplinaire). Égalitaire, l'interdisciplinarité ne peut

1. L'adjectif et le substantif « dissensus » ne sont pas attestés par le dictionnaire (mais *dissensus* existe bien en latin). Nous en ferons tout de même usage, à la suite de plusieurs penseurs, notamment Jacques Rancière, qu'on évoque un peu plus bas.

être que polémique, elle s'invente dans la collision, le choc entre les disciplines : elle se construit à travers les incidents de frontières et les conflits de souveraineté. C'est la perspective défendue par des penseurs comme Jacques Rancière, ou, à nouveau, Jean-François Lyotard, chacun à leur manière : Rancière au moyen, notamment, du concept de « méésentente¹ », Lyotard en promouvant la pratique du « dissensus » dans le savoir².

POLÉMIQUE 1 – ATTAQUE

Du conflit, plusieurs formes sont sans doute possibles. Il n'est pas sûr que toutes soient profitables pour les savoirs. Assurément, *dissensus* et conflit ont pour vertu première, par leur refus d'une stabilisation excessive des énoncés et des rapports logiques, de prévenir tout durcissement idéologique des savoirs. Par idéologie, on entendra ici le moment, inhérent à la définition moderne de la science, où le savoir devient une technique, une praxis politique ou sociale, et où nul ne le mettra en doute. Le *dissensus* protège le chercheur d'une métamorphose en « expert » ; il contraint au moins à ralentir et à contrôler ce passage. Sans abdiquer son rôle pratique, le savoir se place sous la surveillance de ceux qui lui rap-

1. La méésentente n'est pas seulement le titre de la grande synthèse de Jacques Rancière sur la politique, elle est aussi le nom de sa méthode même : « la "méésentente" n'est pas seulement l'objet de mon travail théorique. C'est aussi la méthode même de ce dernier. J'entends par là que se pencher sur un auteur ou un concept signifie d'abord pour moi construire la scène d'une méésentente, tester un opérateur de différence ». Cf. « The Thinking of Dissensus », conclusion du colloque *Fidelity to Disagreement: Jacques Rancière and the Political*, Godsmith College, Londres, 16-17 septembre 2003 (Notre traduction). De fait, tout le travail de Rancière repose sur une mise en cause radicale des figures de maîtres, qu'elles soient philosophiques, politiques, scientifiques. La transgression et le brouillage des frontières entre disciplines (entendues comme socles qui permettent la construction du statut d'« expert ») est à cet effet une pratique essentielle (et réfléchie) dans l'ensemble de l'œuvre de Rancière. Il fait lui-même le point à ce propos dans « Thinking Between Disciplines : an Aesthetics of Knowledge », *Parrhesia*, n° 1, 2006, p. 1-12.

2. Lyotard oppose le consensus (entendu ici sous la stricte acception d'accord unanime) au dissensus. « Où réside la légitimité, après les récits ? [...] Dans le consensus ? Mais l'invention se fit dans le dissensus. Pourquoi pas dans ce dernier ? », *op. cit.*, quatrième de couverture. Cela est précisé dans le dernier chapitre du livre, intitulé « La légitimation par la paralogie ». Lyotard y soutient que « l'accent doit être désormais placé sur le dissensus. Le consensus est un horizon, il n'est jamais acquis. Les recherches qui se font sous l'égide d'un paradigme tendent à les stabiliser ; elles sont comme l'exploitation d'une "idée" technologique, économique, artistique. Ce n'est pas rien. Mais on est frappé qu'il vienne toujours quelqu'un pour déranger l'ordre de la "raison". Il faut supposer une puissance qui déstabilise les capacités d'expliquer et qui se manifeste par l'édiction de nouvelles normes d'intelligence [...] », *op. cit.*, p. 99.

pellent à chaque instant ses propres limites, ses zones d'ombre et d'indétermination. En ce sens, il signale une distance critique avec l'idéal humaniste de l'homme «achevé», du citoyen «libéré», il insère le problème entre l'homme et le savoir lui-même. Du coup, paradoxalement, le *dissensus* vient renforcer les disciplines, positivement cette fois : obliger les chercheurs à défendre leurs propres positions au sein des communautés savantes ne signifie pas nécessairement la fossilisation des savoirs. Entre le partage consensuel du monde, l'horizon improbable d'une synthèse totalisante et la lutte sans pitié pour la première place sur le podium de la Science, l'opposition devrait conduire à des formes de polarisation bénéfiques pour les savoirs eux-mêmes, qui ne peuvent en sortir que renforcés. C'est situer l'historicité des savoirs du côté d'un accroissement des «différences de potentiel¹» qui décrit sans doute assez bien l'histoire réelle des sciences humaines et sociales. Ni subordination ou inféodation, ni coexistence indifférente, mais un accroissement partagé des pouvoirs d'explication et de description. Si l'on revient à la définition donnée précédemment de ce que peut être une discipline de recherche, on pourra considérer que, sous certaines conditions, le dissensus conduit à augmenter et à épurer le *corpus*, à maintenir une relation spécifique entre maîtres et disciples afin de préserver la transmission des savoirs, des langages, des expériences, et à stimuler autant que possible la mobilité des chercheurs dans les institutions². Que les récits intégrateurs ne prennent plus la forme de grands méta-récits mais davantage celle de micro-récits ponctuels et fragmentés, n'apparaîtra pas comme la survivance malheureuse d'un projet global et unificateur : on y verra plutôt une contrainte

1. Bernard Lepetit, «Propositions pour une pratique restreinte de l'interdisciplinarité», *Carnet de croquis*, Paris, Albin Michel, p. 303-313, ici p. 308. Plaidant pour «un maintien des identités disciplinaires», Bernard Lepetit note que la diffusion d'innovations suppose les différences : «d'une certaine façon, une discipline qui meurt, c'est une langue qui disparaît. Envisager leur disparition par annulation des différences, c'est croire que la compréhension des sociétés progresse par la réduction du nombre et de la complexité des commentaires explicatifs tenus par elle». Dans une très belle formule finale, il voudrait «qu'on puisse imaginer les maçons de Babel heureux». Pour une caractérisation systématique de l'historicité des sciences humaines et sociales dans cette perspective, voir Andrew Abbott, «Le chaos des disciplines», dans Jean Boutier, Jean-Claude Passeron, Jacques Revel (dir.), *op. cit.*, p. 35-67.

2. Ce qui ne veut pas dire qu'il faille «flexibiliser» et précariser leurs statuts professionnels. Les gesticulations d'un chercheur «mobile» n'impliquent évidemment pas le mouvement des savoirs, ni l'inverse. Lyotard ne s'y était d'ailleurs pas trompé. À ce titre, la revue, quand elle est bien faite, est encore la meilleure des institutions.

De l'interdiscipline à l'indiscipline. Et retour ?

nécessaire afin de donner un sens minimal à l'activité et à la cohésion du groupe, au moins provisoirement.

Le progrès des savoirs, dans ce type de confrontation, provient du contrôle des concepts et des observations face aux risques de surinterprétation qui guettent le savant ou d'anarchie des significations qu'implique le désordre du langage. Ce qui ne signifie nullement que l'on exclut de la réflexion la puissance analogique et métaphorisante de la langue, en particulier dans les sciences humaines et sociales. Reste à savoir quel usage contrôlé on en fait, à bonne distance de la logique et de la rhétorique¹. Gageons qu'une telle confrontation des langues savantes consolide à terme la « dénotation » contre la prolifération des connotations éthérées, et qu'elle vient renforcer les protocoles de validation des énoncés dans les sciences humaines et sociales². Au-delà, « l'indiscipline » sort du champ des savoirs.

POLÉMIQUE 2 – CONTRE-ATTAQUE

On pourrait bien sûr s'en tenir là. Ce serait faire preuve d'une sagesse certaine, et surtout de mesure : celle qui sait assigner un espace propre, et suffisamment, à l'indiscipline, dont l'efficace serait à la fois prouvée et bornée. Le dissensus se voit attribuer un rôle dans la production et la transmission du savoir, comme vigilance accrue contre toute forme de « sclérose » intellectuelle ou institutionnelle. Est-ce à dire que l'on ne puisse aller plus loin dans le travail critique ? Qu'on ne puisse songer à dépasser la mesure ? Essayons tout de même.

Cette configuration « raisonnable » de l'indiscipline échappe-t-elle réellement au consensus interdisciplinaire mis au jour dans notre analyse ? Rien n'est moins sûr. Un élément essentiel nous en fait douter. Le développement qui précède présuppose en effet une définition de la discipline comme savoir scientifique. Nécessairement scientifique. Si l'on accepte ce présupposé, l'interdisciplinarité ne peut se définir que comme une extension de « scientificité » : c'était l'ambition du structuralisme, celle des travaux de Pierre Bourdieu, celle enfin des sciences cognitives

1. Jean-Claude Passeron, « Analogie, connaissance et poésie », *Revue européenne des sciences sociales*, n° 117, Genève, Droz, p. 13-33.

2. Bernard Lepetit, art. cit., p. 309.

(trois entreprises affirmées comme interdisciplinaires¹). L'*indiscipline* peut-elle représenter une réelle alternative si elle ne pratique pas une critique de la posture scientifique, ou mieux, de la « scientificité » ? On croit pouvoir répondre par la négative. Elle doit, dès lors, faire recours au savoir non-scientifique. En France, dans la tradition culturelle, philosophique, pédagogique, l'autre de la science, la non-science, a un nom privilégié : Littérature². L'indiscipline prendra donc d'assaut la scientificité en faisant recours à la littérarité. Une distinction qu'il faut préciser.

Parler de « scientificité » et de « littérarité », c'est éviter la sempiternelle opposition entre « science » et « littérature ». Il n'est donc pas question de choisir le camp de la Littérature contre celui de la Science, mais bien de confronter deux dispositifs de légitimation, qui organisent et assurent l'identification des discours comme « scientifiques » ou « littéraires ». Aussi faut-il les envisager comme des pôles internes aux disciplines. Surtout, il importe de ne pas confondre cette dichotomie avec d'autres couples conceptuels traditionnels qui semblent voisins : objectif/subjectif ; choses/mots ; réalité/fiction. C'est que de telles distinctions sont pratiquées d'un point de vue scientifique. Ce qu'on nomme ici littérarité, c'est précisément l'ensemble des opérations qui brouillent et fragilisent ces distinctions, en favorisant, pour reprendre des termes déjà usités plus haut (mais à l'inverse), la connotation au détriment de la dénotation, soit, dit autrement, en assurant la prédominance du signifiant sur le signifié dans les savoirs (ce qui n'est pas les « démystifier », en révéler l'inconsistance rhétorique, etc.).

Le choix de la littérarité contre la scientificité a une conséquence majeure : le domaine privilégié de la recherche *indisciplinée* sera nécessairement celui des discours qui oscillent entre ces deux pôles. On pense ici à trois disciplines (institutionnellement parlant) qui n'ont jamais été de réelles disciplines (épistémologiquement parlant). La philosophie, l'histoire, la littérature (ou, si l'on préfère, les « études littéraires »), soit les trois piliers des *humanités*. Chacune d'entre elles s'est, à un moment ou à un autre (et peut-être aujourd'hui encore) réclamée d'un statut archidisciplinaire ou méta-disciplinaire, pour des raisons diverses. C'est chose bien connue à propos de la philosophie, depuis bien longtemps « disci-

1. Voir *supra*. Sur cette ambition des sciences cognitives, voir notre dossier consacré à « La cognition », *Labyrinthe*, n° 20, 2005.

2. Lire à ce propos la contribution de Richard Klein dans le présent numéro, ainsi que celle de Laurent Dubreuil.

plaine des disciplines», ou, pour le dire une nouvelle fois avec Lyotard, cœur du «grand récit spéculatif». Pour ce qui concerne l'histoire, ses prétentions dérivent de son objet même, rien de moins que l'élément même où tout évolue (dans tous les sens du verbe), choses et mots, actes et discours. Enfin les revendications au trône de la littérature sont peut-être moins audibles, mais bien réelles, et arguées par le fait qu'elle se préoccupe du langage, soit la substance même de la pensée et du savoir. Ajoutons aussi que toutes trois se sont peu à peu détachées de la littérature pour entrer dans le champ scientifique, en un processus considéré comme canonique.

Or, il se trouve que ces ambitieuses rivales ont été et sont encore toutes trois menacées d'une réduction à un statut infra-disciplinaire, saisies par des disciplines conquérantes et plus puissantes alors (on pourra citer les sciences dites «dures», la sociologie, l'économie, la linguistique, etc.). Au point qu'elles finissent souvent par être considérées comme de purs cadres sans consistance, ou comme des champs de batailles où s'affrontent des prétendants plus sérieux et mieux armés. Pratiquer l'indiscipline, cela voudra donc dire prendre part à ces batailles sans chercher à y conquérir une position dominante, à s'emparer du pouvoir disciplinaire. La stratégie adoptée ne sera pas de destruction, mais de fragilisation, en usant de la littérarité comme outil de démantèlement (on pourrait parler de sabotage) contre la scientificité, et ce de plusieurs façons: d'abord en intervenant au cœur même¹ des discours philosophiques, historiens ou «littéraires», pour y mettre au jour une littérarité refoulée, et réactiver ses capacités de «miner» la scientificité²; ou bien (et cela peut aller de pair avec la première modalité) en les confrontant avec des objets qu'ils tentent de circonscrire par des procédures scienti-

1. Où le préfixe «in» ne regarde pas seulement la négation, mais aussi l'inclusion, dans la mesure où l'effort critique n'est pas purement extérieur, mais peut fort bien s'opérer au cœur même d'une discipline.

2. C'est à peu de choses près le programme de la «poétique du savoir» que propose Jacques Rancière, et qui constitue un très bon exemple de pratique indisciplinée (la formule apparaît dans le titre *Les Noms de l'histoire – essai de poétique du savoir*, Paris, Le Seuil, coll. «La librairie du xx^e siècle», 1993), et Rancière en retravaille la définition dans bien d'autres textes. Retenons cette formulation: «J'ai proposé la notion de "poétique du savoir". Une poétique du savoir peut être vue comme une sorte de "pratique déconstructrice", dans la mesure où elle tente de rapporter un savoir établi – histoire, science politique, sociologie, etc. – à des opérations poétiques – description, narration, métaphorisation, symbolisation, etc. – qui font apparaître ses objets et donnent sens et pertinence à ses propositions.» (dans «The Thinking of Dissensus», *op. cit.* Notre traduction).

fiques et dont la « littérarité » leur échappe toujours¹; ou bien encore en les transformant eux-mêmes en armes littéraires contre d'autres sciences humaines, telles que la sociologie, l'économie, la science politique, etc. La liste des usages et des tactiques n'est bien entendu pas exhaustive.

EN GUISE DE CONCLUSION

Demeurent donc face-à-face deux versions de l'*indiscipline* : une version faible (où l'action du dissensus est strictement limitée), et une version forte (où c'est la scientificité elle-même qui est touchée par la critique). À chacune ses risques : la première réduit à sa plus simple expression le potentiel critique de l'indiscipline, et pourrait tendre finalement à un repli dans l'ordre consensuel disciplinaire ; la seconde, en laissant libre cours au travail corrosif du dissensus, peut conduire à une régression « a-disciplinaire », dans une configuration lâche où le contrôle et l'administration de la preuve sont réduits à néant, et par là même le caractère véridique des énoncés de savoir. L'enjeu de l'indiscipline sera aussi celui-là : choisir son risque. Il ne nous appartient pas de trancher. Ni de conclure, donc.

1. C'est ce que nous avons tenté dans le dossier du n° 25 de *Labyrinthe* avec la Bande dessinée : « La Bande dessinée : ce qu'elle dit, ce qu'elle montre » (et spécifiquement avec l'article « Du Voyou au Critique, parler de la Bande dessinée », *Labyrinthe*, n° 25, 2006, p. 11-59).